6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1895

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1895

Téléphones : A LILLE N° 1.02 / 32.82 — A DOUAI N° 412 — A ROUBAIX N° 3.28 — A LENS N° 0.58

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . 4 fr. 50 / 9 fr. / 18 fr.
Autres Départements . . . . . 5 fr. 50 / 11 fr. / 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les Bureaux de Poste.

NUMERO 5 CENTIMES

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Lundi 2 Mars 1914

COMPTES DU LUNDI

L'ABBÉ BARNUM

Ce métier de curé devient, de jour en jour, plus difficile. Il faut inscrire au budget de l'Eglise un chapitre de publicité qui est coûteux. La réclame, pour Dieu comme pour la moutarde Bornibus, c'est le nerf des affaires. Pas d'argent, pas de suisse, ni de presbytère confortable, ni de servante habile à rendre savoureux un menu de carême ; et comment trouver de l'argent, sans battre un peu de grosse caisse ?

L'abbé Barnum se trouve dans toutes les bonnes paroisses.

∴

Un curé du Pas-de-Calais organise une « Grrrande Mission » et il l'annonce à ses ouailles par le moyen des prospectus.

Cet ingénieux qui connaît son époque se présente sous les auspices assez inattendues de Ravachol, Saint Ravachol, patron des curés réclamistes. P. P. N.

Le babillard de « Grrrande Mission » comporte en effet cette maxime : « Si on m'avait appris à connaître Dieu, à l'instar de Ravachol, je ne mourrais pas aujourd'hui sur l'échafaud ». Jeanne d'Arc sur son bûcher aurait probablement pensé le contraire.

Mais qu'est-ce qu'une Mission ?

« Une mission, expose notre curé, fait à une paroisse le même effet que le soleil dans la nature. Quand l'astre du jour se montre, aussitôt les tigres, les loups, les renards, les sanglliers déguerpissent au plus vite... »

Fichue paroisse, n'est-ce pas ? Rassurez-vous, elle n'est pas située dans la jungle. Les curés ne vont pas si loin. Ils ne connaissent du sanglier que le pâté de hure, du tigre que la moelleuse toison des descentes de lit, et le renard, ils ne l'ont vu que sur les épaules des pouffes dévotes qui viennent apporter dans le confessionnal le parfum fiedi de la fourrure et de la vertueuse.

Les bêtes fauves du pieux prospectus, ce sont les citoyens de la commune qui ne vont pas à la messe. Quelles fripouilles !

Le curé ne le leur envoie pas dire : « Quand arrive une mission les braves gens se réjouissent et accourent mais les méchants qui battent leur femme, les fripons, les hypocrites et les libertins se plaignent au plus fort ».

Pas de milieu : l'église ou la prison ; être un saint ou un forçat évadé : voilà vraiment une réclame enjôleuse !

∴

Après le Nord, le Midi.

En parcourant l'autre jour un journal de sport de notre région, mes yeux se sont arrêtés sur cette modeste annonce :

SAILLIES ASSURÉES
par procédé extrêmement simple
Abbé Croquignol,
B... (Gironde).

Après tout s'occuper de reproduction animale (j'imagine qu'il ne s'agit que de celle-là) ce n'est pas plus bête que d'organiser des missions et de donner des noms de ménagerie à ses contemporains.

Il y a des curés qui font des mariages. L'abbé Croquignol s'est voué aux unions dans les poulinières ou les étables ; c'est peut-être mieux payé.

On constatera, une fois de plus, l'attirance de MM. les membres du clergé pour des questions de reproduction auxquelles cependant les études du séminaire ne les ont guère préparé. Quelques prêchent pour la repopulation ; d'autres font connaître à la 3e page des journaux des remèdes souverains pour les maladies des dames et cette révélation « est le résultat d'un vœu » : l'abbé Croquignol a trouvé un « procédé extrêmement simple » pour la réussite des saillies et l'on se demande si ce n'est pas le mariage religieux des étalons et des juments pour attirer sur eux le Saint Esprit fécondateur !

Ceci me rappelle une histoire qui est arrivée récemment en Autriche à un de nos confrères autrichiens.

La riche abbaye d'Admont, en Styrie, avait dans sa ferme un taureau d'élevage qui était à l'usage des vaches des fermes des environs, bien entendu moyennant une large rétribution.

Peu de temps après les élections qui avaient été mauvaises pour le parti clérical dans le pays, le supérieur du couvent donna l'ordre que dorénavant « les vaches socialistes », c'est le terme dont il se servit, ne fussent plus admises aux faveurs du taureau de l'abbaye.

Un journal socialiste local tourna la chose en dérision et plaisanta le célibat forcé du taureau abbatial.

Les moines se fâchèrent, intentèrent un procès au journal socialiste pour « sacrilège », mais notre confrère fut acquitté parce qu'il n'était pas encore établi que la religion catholique eut adopté le culte d'Apis !

∴

Les curés-assureurs ont aussi l'esprit fertile en réclames sensationnelles.

On en a connu qui pour trois francs vous assuraient une place dans le Paradis, et aux premières loges, ou pour deux francs vous promettaient une situation confortable dans le Purgatoire.

Un curé de l'Artois propose par lettre « la très efficace protection de Saint Christophe », devenu le saint à la mode depuis qu'on fait de l'automobile.

C'est un curé moderne. Il dénomme son presbytère « le siège de l'Assurance Saint Christophe contre les accidents ».

On ne paie qu'une prime, une fois pour toute : « Je viens vous demander, écrit l'assureur en soutane, très simplement votre souscription, votre prime d'assurance contre les accidents dont je vous suis d'avance profondément reconnaissant... »

Il est probable qu'on ne touche d'indemnité que dans l'Autre Monde.

L'Association de Notre-Dame de Salut offre un résultat plus immédiat. Par des bulletins qu'elle fait distribuer dans toutes les paroisses de France et Navarre, elle annonce de « bonnes élections » !

« Les élections législatives de 1914 ont une importance plus grande que jamais pour le salut de la France et le triomphe de l'Eglise dans notre patrie. Que Dieu vienne à notre secours ! Prions et soufflons ! La prière fera plus pour le succès que toutes les combinaisons humaines... »

Si, avec ça, les candidats du Bloc ne sont pas battus à plate couture dans tout le pays, c'est à désespérer de la prière, de la Sainte Vierge et de tout le sacré fourbi !

Faisons des Neuvaines, dit l'A.N.D.S. et elle recommande le système suivant pour que les élections soient favorables : chaque jour assister à la Messe, communier, réciter une dizaine de chapelet, dire les litanies de la Vierge et invoquer N.-D. de Salut, N.-D. de Lourdes, Saint-Michel et Jeanne d'Arc. Pas de chose en somme. Mais surtout ne pas oublier de déposer une offrande dans le trône de la Sainte Eglise !

Surtout, bons chrétiens, prières admirables, n'oubliez pas cette recommandation. Si vos candidats ne sont pas élus, il restera tout de même quelque chose des élections dans la poche des curés-réclamistes.

Le candidat d'une main, la pièce de cent sous de l'autre ! Attention le tour va commencer.

Un, deux, trois !

Le candidat ne passe pas.

Mais la pièce cent sous a disparu. Passez, muscade !

ALEX WILL.

LES CURÉS RÉCLAMISTES

CHOSES & AUTRES

GLOIRES CLAIRONNANTES

Paris a l'admiration cruelle.

Depuis plusieurs jours il trimballe dans tous les sens le vieux clairon Rolland sans pitié pour ses quatre-vingt quinze ans et sa jambe qui traîne.

Le bonhomme rêvait en paix dans son village son passé et voilà que Paris l'a pris, lui a passé sa vieille sangole, l'a hissé dans le train et en route.

C'est un héros !

On lui a offert des bouquets, des banquets, des discours, on l'a embrassé, congratulé ; on lui a fait recommencer le récit de son exploit, on l'a monté en voiture, on l'a photographié, cinématographié, cependant qu'un docteur le suivait pour lui tâter le pouls.

C'est un héros !

C'est un peu la faute à Déroulède, dont la mort a mis à l'actualité le clairon de sa chanson. On a voulu profiter que le vieux braven pouvait encore se mouvoir, pour le voir ; on l'a raccroché sur le bord de la tombe pour une dernière promenade dans la capitale. Les vrais héros, les héros classiques, se raréfient chaque jour. Celui-ci est une page d'histoire vivante, et l'histoire appartient à tous.

Demain, Paris consentira à lâcher cette ruine constellée ; il renverra le clairon à sa cheminée et se mettra à chercher autre chose, car Paris a besoin de distraction et, ainsi que les conquérants antiques, il attache à son char les captifs de la gloire.

Heureuses les gloires provinciales qui ont pour lui des complaisances ! Paris les place pour huit jours au moins dans le Panthéon de son cœur. Mais malheur aux réfractaires !

Il ne pardonne pas, ce despote, au vieil Henri Fabre, de ne pouvoir prendre le rapide ni à Mistral, qui, depuis la mort de Lamartine, se désintéresse du Boulevard. Paris boude aux gloires départementales qui se passent de ses arcs de triomphe.

Le clairon Rolland peut mourir : il aura sa marche funèbre.

CHRONIQUE

L'aventure

— Ah ! mes chers amis, soupira Claire de Maurfreuse, comme on respire à l'aise en ces jeunes bois internes de jeunes et quelle joie de sortir enfin de la tour d'ivoire parisienne !

— Quelque jolie sauvagesse vous ferez, si toute cette bravade était sincère ! lui Blaise Demours, l'intime ami du ménage des Manfreuse et, présentement, leur compagnon de voyage sur la route de Paris à Granville.

Après un excellent dîner chez Gillet, pendant que l'auto-coupé, démodé, mais intime, qui devait les emmener à petite vitesse, au bord de la mer, se remettait à l'angle de l'avenue, ils avaient traversé la Seine à Suresnes et gagné la route à travers bois.

Leur première étape prévue, était Argentan où ils s'arrêtaient pour coucher, après trois heures d'honnête randonnée sur une route moins fréquentée et poudreuse que celles des grandes stations.

On arriva, au crépuscule, à quelques kilomètres de Vernueil.

L'auto traversait le pays à bonne allure.

Blaise Demours, ami de collège de Gaston, invité par les Manfreuse, les accompagnait en leur voyage d'anniversaire, après leur première année de mariage.

Le jeune ménage possédait une situation enviable. Gaston de Manfreuse pouvait compter, à la mort de ses parents, sur vingt mille francs de rente. Il gagnait mille francs par mois comme ingénieur dans une usine de produits chimiques et sa femme, orpheline de père et de mère et tout récemment majeure, jouissait d'environ six mille francs de revenus.

Ils avaient loué pour quinze jours l'auto de famille qui les emmenait, avec Blaise Demours, dans l'ouest de la France.

Gaston avait dix ans de plus que sa femme. Il était blond, avec sa barbe radieuse finement taillée en pointe et frisée.

Il était grand, mince, avec une puissante largeur de thorax, des jambes d'acier, des bras d'athlète, de jolies mains soignées et douées, coutumières des salles d'armes.

Blaise Demours avait, à Montmartre, un atelier de dessinateur humoriste, hanté des gens du monde et des artistes.

Il collaborait à plusieurs grands journaux illustrés anglais et parisiens. Il avait trente-cinq ans, un visage glabre très pâle, un peu tebrale, des yeux noirs au regard aigu, des dents admirables qui brillaient à fleur de sourire, les cheveux noir, longs et bouclés, semés déjà de fils d'argent, un front très pur, très idéaliste ou des rêves de mélancolie passaient.

Il éprouvait pour les yeux bleus striés de lignes brunes, pour les cheveux d'ambre ondulés, pour la jolie bouche de sourire, pour la taille fine et cambrée, pour les pieds menus et alertes, pour tout le charme de la jeune femme une admiration profonde, mais il n'en avait rien dit ou laissé voir. Il gardait son impression en son cœur et s'était juré le silence qui est une sorte de loyalisme héroïquement passif.

Ils entrèrent dans une forêt de chênes qui couvrait tout un pan d'horizon et l'écran des arbres déroba les lueurs dernières tandis que, vers l'est, montait, parmi les premières étoiles, le Croissant d'argent très limpide, à peine voilé par les buées crépusculaires.

Tout à coup, l'auto coupé sembla hésiter à entrer dans la nuit et, comme un cheval rétif, la machine souffla et piaffa.

— C'est la panne, dit Manfreuse, qui enrageait de ce contretemps, nous sommes en danger de passer la nuit à la belle étoile.

— Mais, tu sais, Gaston, qu'à Dreux on peut trouver des autos de rechange ; toi et le chauffeur, vous pouvez y être en une heure avec vos grandes jambes et revenir en un quart d'heure avec une voiture qui ramènera celle-ci dans un garage.

— C'est juste, dit Gaston, avec sa décision rapide d'homme d'action.

Il sauta sur la route où le chauffeur l'attendait déjà et leurs pas se perdirent en la nuit des arbres.

Ainsi, sa foi en l'amour de Claire comme en l'amitié de Blaise était assez robuste pour n'être effleurée d'aucun soupçon et laisser dans le tête à tête d'une voiture close deux êtres de jeunesse vibrante et de sensibilité exacerbée !

∴

Quand ils furent seuls, il y eut entre Claire et l'ami de son mari un silence impressionnant. Blaise Demours se posait une question angoissante : est-ce que vraiment Gaston avait assez confiance en sa souveraine emprise sur l'âme de sa femme pour ne rien redouter d'une surprise du cœur, d'un vertige momentané, ou bien tenait-il Demours pour une quantité négligeable en matière de séduction.

A cette question, posée par la vanité inquiète, l'amitié ancienne répondait : ton mari a confiance en toi.

Dans l'ombre, la voix de Claire, un peu tremblante, balbutia :

— Pourquoi ne dites-vous rien ?

— Pour ne pas dire de bêtises, reprit-il.

— Je me défie de ce qu'on ne dit pas ; parlez-moi de vos amours, voulez-vous ?

— Mes amours ont l'aile coupée. Je suis un pauvre amoureux transi, honteux, incompris et je serais désespéré de ne pas l'être.

— Je ne vous comprends pas bien, mon petit Blaise.

— Naturellement... j'aime mieux ça, du reste.

Elle ne répondit pas et, de nouveau, le silence les enferma dans le rêve.

Le Croissant tendait son arc en ciel, criblant les feuillages de flèches lumineuses.

Des feuilles vibraient aux souffles.

Le râle d'un oiseau de nuit passa dans l'ombre.

Les jeunes branches s'agitèrent.

Il y eut une étoile au bout d'un hêtre. La vie impérissable prolongea ses rumeurs éparses en l'infini des bois, en l'épaisseur des herbes où des êtres vaguaient en écartant les tiges.

Demours reprit :

— A votre tour, vous ne parlez pas. Est-ce parce que le peu que j'ai dit était de trop... Il ne faut pas m'en vouloir ; en tout ce qui n'est pas mon art, je suis un peu truste. Et puis, cela me gêne que vous soyez la femme de Gaston.

— En quoi cela peut-il vous gêner ?

— Parce que si je ne dis rien avec vous, j'ai l'air de trop penser et si je dis quelque chose, je risque de trop dire... alors, voilà... je suis à mi-chemin entre le silence et la gafie. Je sais bien que vous aimez Gaston, et j'en suis très heureux, oh oui !... très heureux !

— Eh bien, mon ami, c'est comme cela qu'il faut être ; ce que vous me dites m'est gentil comme tout, il n'y a pas l'ombre d'une gafie dans tout ça.

— Je respecte mon ami en vous comme je vous respecte en lui.

— Continuez, mon ami, continuez.

— Je suis un original, évidemment ; je ne trouve rien de si misérable que de glaner l'amour sur le champ de l'amitié et de tuer le bonheur d'un homme par jalousie égoïste et répugnante.

De nouveau, la jeune femme se tut. Dans les paroles, dévolues acerbes, de l'artiste, elle perçut une souffrance mystérieuse, une vertu virile dont elle eut sûreté, bravement, elle lui tendit les deux mains :

— Pauvre rêveur de chimères que vous êtes ! Vous avez tort de vivre seul, pourquoi n'aimez-vous pas quelque part, un bon petit être de dévouement et de charme qui vous rattache à votre art, à la vie. Accepteriez-vous pour compagne une jolie enfant que je vous choisirais tout exprès pour vous ?

— Ah non, par exemple !

— Pourquoi ? Qu'en savez-vous ?

Il fut sur le point de répondre :

— Parce qu'on n'aime pas deux fois comme j'aime.

Il se mordit les lèvres et reprit d'une voix sourde :

— Je ne suis pas né pour le mariage, l'amour légitime est de l'amour défendu pour un être de fantaisie et d'incorrection.

Elle lui reprit ses mains pour lui dire, en toute liberté :

— Allons, célibataire impénitent, amoureux sans emploi, dont l'amour sans baisers est comme un ciel sans étoiles ! J'ai pour vous beaucoup d'amitié et voudrais vous voir heureux. Si ma loyale camaraderie pouvait mettre une goutte de rosée dans la corolle de vos rêves, je vous l'offrirais, mais vous savez capable de n'en pas vouloir.

Il répondit vivement, comme s'il se jetait, tête baissée, dans un engagement libérateur :

— Eh bien, oui, de la bonne camaraderie. C'est cela, la bonne amitié qu'on pousse comme un verrou en laissant le rêve à la porte. Oui, je veux être l'ami lointain qui fait qu'on aime mieux le mari. Je suis navré, oui, vraiment navré que nous ayons eu, ce soir, cette panne que d'autres, à ma place, eussent trouvée exquisement troublante.

— Mais vous, mon ami...

— Oh ! moi.

Il s'interrompit puis, d'une voix changée, où tremblait une émotion :

— La panne de ce soir... c'est une panne de cœur... c'est sans importance, ma chère amie.

A ce moment grandit le bruit lointain d'une limousine à vive allure sur la route de la forêt. C'était Gaston de Manfreuse qui revenait sous la clarté lunaire éparse et le geste bénisseur des branches agitées par le vent.

Henri LE VERDIER.

✻ ECHOS ✻

LE MORT ET LE CURÉ

Une ligue vient de se fonder à Dijon la Ligue du silence aux enterrements.

L'intention de ces ligueurs est décente et louable, direz-vous, sans doute, ils sont guidés par le respect dû au mort ami qu'ils méritent à sa dernière demeure.

— Vous répondrait Pathurge.

Lisons, en effet, quelques articles des statuts :

Art. 3. — Les membres de la société recevront un diplôme.

Art. 5. — Ils s'engagent à garder une attitude et un silence très respectueux pendant toute la durée de la cérémonie funèbre.

Art. 5. — Dès l'arrivée du clergé à la maison mortuaire ils cesseront tout entretien.

Vous remarquerez que le silence n'est de rigueur qu'à partir de l'« arrivée du clergé » et pendant la cérémonie.

Avant et après, les ligueurs ont le droit de tenir les propos les plus bruyants. Quant aux enterrements civils, sans clergé, les ligueurs ne les connaissent point. Ils permettent qu'on y chante la mère Godichon.

De respect dû au mort, il n'est donc pas question dans les statuts de la ligue, mais uniquement du respect dû aux curés.

Ce n'est pas du tout la même chose.

BIEN AMERICAIN !

Une dépêche de New-York nous apprend que dûment enregistré et proprement étiqueté, un bébé de deux ans, vient de parvenir à sa tante, envoyé par sa grand'mère, par les soins de la Poste Fédérale. De Stradfort Oklahma, à Wellington, l'affranchissement de ce colis vivant coûta 0 fr. 90 centimes.

IL Y A DU BRUIT A LANDERNEAU

Oh ! oui, il y a du bruit à Landerneau, comme il n'y en eut amais ! La mort tragique de M. Cadiou donne à cette expression proverbiale une valeur enfin probante !

Mais comment, autrefois, y eut-il du bruit dans Landerneau ? La-dessus, on est un peu divisé. Les uns prétendent que Landerneau était célèbre par les charivaris qu'on y donnait aux veuves, quand elles convolaient. Les autres veulent que l'expression soit née avec la comédie d'Alexandre Duval, « Les Héritiers », jouée en 1796.

Les héritiers d'un officier de marine, mort dans une tempête, réunis à Landerneau, ont peine à dissimuler leur joie. Mais l'officier n'est pas mort, et leurs ambitions s'écroulent. L'action est traversée par un domestique mais qui, à chaque péripétie, s'écrie sur un ton lamentablement comique : « C'est ça qui fera du bruit dans Landerneau ! »

Le mot est resté, qui visait à narguer la charmante petite ville bretonne. Mais Landerneau, avec sa mystérieuse tragédie, vient de prendre sa revanche.

Le Curé Disparu

C'est l'abbé Giraud, curé d'Hardinvilliers dans la Somme, qui se serait retiré dans une maison de retraite.

A propos de son refuge loin du monde.

Un curé a subitement disparu, dans la Somme, du petit village où il exerçait son ministère.

Depuis un mois ses paroissiens ne l'ont plus revu et ils demandent à tous les échos si personne n'a aperçu leur curé.

L'histoire est appelée à faire quelque bruit.

L'église d'Hardivilliers abandonnée

Voici les faits, dans leur caractère mystérieux. Il y a un an, les 180 habitants de la petite commune de Hardivillers, dans l'arrondissement de Montdidier, virent un de leurs voeux exaucés : leur évêque leur envoyait un curé.

L'abbé Giraud, qui vint occuper leur presbytère, était un vieillard de 77 ans.

Lorsque le 30 janvier dernier, on vit le presbytère inhabité, on ne s'en inquiéta pas. Le fait s'était déjà produit tant de fois. Mais les jours passèrent. Il fallut bien se rendre à l'évidence : l'abbé Giraud avait disparu.

Il avait déjà quelques disparitions à son actif, mais cette fois l'église chômait depuis trop longtemps pour que la chose fut normale.

Une retraite soudaine

La disparition de l'abbé Giraud causa quelque émoi dans le diocèse.

Les journaux de l'évêché publièrent alors tout dernièrement, une note de tournure officieuse destinée à calmer les esprits, mais cela ne fit qu'accroître l'inquiétude.

On disait que l'abbé Giraud n'était en aucune façon disparu et qu'il vit actuellement dans une maison de retraite d'Amiens. La note ajoutait qu'il avait simplement cessé son ministère d'accord avec son évêque et en raison de son grand âge.

Notre confrère « Le Progrès de la Somme » publie à ce sujet les commentaires suivants :

« Le communiqué épiscopal nous dit que M. l'abbé Giraud a simplement cessé son ministère d'accord avec son évêque et en raison de son grand âge.

« C'est vraisemblable mais ce n'est pas absolument vrai.

« Le grand âge est peut-être une raison, mais elle n'est pas la seule.

« M. l'abbé Giraud — il n'était pas le seul hélas ! — avait des créanciers, car il est prouvé une fois de plus que le métier de curé honnêtement et simplement exercé ne nourrit pas son homme ».

Les barcalonnettes et la statue de Jeanne d'Arc

Notre confrère amiénois ajoute :

« Il y a, entre autres, un commerçant d'Amiens, dont le nom sera prochainement prononcé en cette affaire, qui verrait dire l'importance des achats que lui fit récemment l'abbé Giraud. Les meubles étaient nombreux dans ces envois. Ce prêtre de 77 ans s'était même fait envoyer des barcalonnettes d'enfants.

« Il y eut des difficultés pour le paiement et dame, il fallut recourir aux grands moyens. Tous les meubles achetés à crédit furent vendus publiquement par ministère d'huissier.

« Le prêtre est également connu à Picquigny, et, comme par hasard, partout il a laissé des créanciers.

« On raconte qu'il avait été récemment chargé d'acheter une statue équestre de Jeanne d'Arc et qu'il est parti sans avoir fait cette emplette, tandis que l'argent a disparu. Mais cette somme provenait d'une souscription, et tous ceux qui ont versé à Hallivillers trouvent la fugue mauvaise.

« M. l'abbé Giraud fait, paraît-il, une retraite. Mais qui paiera les créanciers, et ils sont nombreux ?

« Nous l'ignorons, mais nous savons que ces créanciers s'agitent et n'ont pas l'intention d'être complètement privés de ce qui leur revient, sous le prétexte de l'expiation religieuse ».

Une histoire de testament

Ces histoires de créanciers ne semblent pas très claires, mais en voici une autre plus étrange qu'évoque « Le Progrès de la Somme » :

« Il y a déjà plusieurs années qu'une plainte a été déposée au parquet d'Abbeville à propos d'une histoire de testament au Boisle. Cette plainte a été classée, mais à la suite de l'abandon de sa cure par l'abbé Giraud, on se préoccupe d'y revenir, car il est établi que la personne dont une partie de la famille a disparu, était une des plus fidèles amies du prêtre.

« On recherche des titres qui sont introuvables, et on n'est pas loin de penser que l'abbé Giraud, les ayant eus entre les mains et n'étant pas expert en matière de finances, a pu les laisser filer dans des opérations qu'il croyait honnêtes et qui n'étaient en réalité que d'habiles manœuvres de banquiers véreux.

« Dans cette affaire, si les titres ont été réellement distraits, il est permis de penser que l'abbé aurait été une dupe.

« On affirme toutefois que lorsque ses meubles ont été vendus par autorité de justice à Ailly-sur-Noye, il y avait contre lui des créances d'une valeur de 5.000 fr. »

Il faut attendre les événements pour savoir comment s'éclairciront ces énigmes qui sont commentées dans la Somme avec une animation que l'évêché regrettera, sans doute.

LE MYSTERE DE L'AUTO-POSTALE

Comment Arsène Lupin opéra au grand jour en plein cœur de Paris.

Voici des détails circonstanciés sur le vol dont venait commis samedi matin, rue Chauchat, à Paris et dont nous avons parlé hier.

Rue Chauchat, 8 h. 10...

Paris, 1er mars. — Tous les matins, une automobile part de la poste centrale et porte aux grandes banques parisiennes les plus et les valeurs recommandées qui leur sont adressées. Après s'être arrêtée dans plusieurs établissements de la rue Laffitte et de la rue de Provence, cette voiture dessert la Bourse et les maisons avoisinantes. Les sacs qu'elle contient renferment le plus souvent de très grosses sommes d'argent, des billets de banque et aussi d'importantes liasses de titres. Un chargement aussi intéressant devait, un jour, attirer l'attention des voleurs professionnels.

Samedi matin, l'auto-mobile 2070-G, conduite par le chauffeur Pierre-Marie Poilevé et dans laquelle avait pris place l'employé Régulaire, suivit son trajet habituel. Vers 8 h. 10, elle entrait, venant de la rue de Provence, dans la rue Chauchat, qui se termine par un cul-de-sac ou vient aboutir, par un perron de quelques marches, le passage de l'Opéra. Deux banques, à cet endroit, se font face : la Banque de Bordeaux et la Banque de l'Union Parisienne. La rue Chauchat et le passage de l'Opéra forment une suite de voies très fréquentées à toutes les heures de la journée. Le matin, particulièrement, les employés des banques et des maisons de commerce, les porteurs de l'Hôtel Drouot, et tous les passants qui veulent éviter le crochet fait par les boulevards et la rue Drouot composent une foule nombreuse et affairée.

L'auto 2070-G se rangea le long du trottoir, devant la banque de l'Union Parisienne. L'employé des chargements Régulaire ouvrit la double porte qui ferme la voiture à l'arrière, prit un sac et entra dans la banque.

Le coup de main

Cependant Poilevé le chauffeur constatant que l'heure était assez tardive, voulut aider son collègue et prit le chargement destiné à la Banque de Bordeaux, descendit de son siège, traversa la rue sans prendre des yeux sa voiture, et cognant aux fenêtres de la banque, passa le sac à un employé. En même temps il donnait à signer le livre des chargements.

Comme il reprenait place au volant, Régulaire sortait de la banque de l'Union Parisienne. Poilevé ayant mis en marche le moteur, alla ouvrir la voiture arrière, quand Régulaire lui dit :

— Attends, je vais prendre le sac de la Bourse.

Il pouvait la double porte du caisson. Le sac avait disparu !

Immédiatement, les deux hommes visitèrent la voiture. Puis ils coururent prévenir un agent de garde à l'Hôtel Drouot. Ils interrogèrent les passants, les concierges, un balayeur. Personne n'avait rien vu.

Le coup a été fait en moins d'une minute.

Le vol n'avait laissé aucune trace d'effraction : le coupable avait disparu sans être remarqué par personne.

S'il ne s'agissait d'un vol, on serait presque tenté d'admirer tant de dextérité et de sang-froid. Ni le lieu, ni l'occasion ne semblent propices. Il faut supposer que, dès longtemps, le voleur connaissait les habitudes des employés chargés de mener cette voiture, qu'il les a suivis pendant plusieurs jours, et avec assez d'habileté pour que sa présence trop fréquente n'éveille pas la curiosité ; qu'enfin des complices se sont trouvés justement prêts à recevoir le produit du vol et qu'ils ont pu s'éloigner sans précipitation trop visible. Il faut avouer que ce voleur jouait la difficulté. Aucun roman policier n'avait encore imaginé une telle maîtrise. Les inspecteurs de la Sûreté ont maintenant le devoir de se montrer aussi habiles que Sherlock Holmes.

Arsène Lupin tient la corde...

Récit du facteur et du chauffeur

— Il y a un an, racontait hier après-midi M. Régulaire que je suis chargé de ce service, et je n'ai jamais constaté aucune tentative de vol.

Ma tournée est presque toujours la même. Elle comprenait, ce matin, la Banque Impériale des Pays-Autrichiens, 12, rue du